ROGER MARTIN DU GARD

LE TESTAMENT DU PÈRE LELEU

FARCE PAYSANNE

Nouvelle Édition



GALLIMARD

LE TESTAMENT DU PÈRE LELEU

à JACQUES COPEAU,
ami très cher.

R. M. G.

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DE LA N.R.F.

DEVENIR.
JEAN BAROIS.
LA CONFIDENCE AFRICAINE.
VIEILLE FRANCE.

LES THIBAULT

I. — LE CAHIER GRIS.
II. — LE PÉNITENCIER.
III. — LA BELLE SAISON (2 vol.).
IV. — LA CONSULTATION.
V. — LA SORELLINA.
VI. — LA MORT DU PÈRE.
VII. — L'ÉTÉ 1914.

Théâtre.

LE TESTAMENT DU PÈRE LELEU.
LA GONFLE (farce paysanne).
UN TACITURNE.

ROGER MARTIN DU GARD

LE TESTAMENT DU PÈRE LELEU

FARCE PAYSANNE

Nouvelle Edition



GALLIMARD
Paris — 43, Rue de Beaune

Tous droits de représentation, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by librairie Gallimard, 1938.

PERSONNAGES [1]

LA TORINE

LE PÈRE LELEU

LE PÈRE ALEXANDRE

LE NOTAIRE

Cette farce peut se jouer sur une estrade, sans décor. A gauche, un fauteuil de paysan ; au milieu, une table de cuisine et deux chaises de paille ; à droite, une longue huche à pain.

(1) *Le Père Leleu* et le *Père Alexandre* doivent être joués par le même acteur.

Le Testament du Père Leleu *a été joué pour la première fois, à Paris, au* Théâtre du Vieux Colombier *de* Jacques Copeau, *en 1914, par* Mme Barbieri *et* M. Charles Dullin. *Après la guerre, la pièce a été rejouée au même théâtre, par* Mme Jane Lory *et* M. Romain Bouquet ; *puis, avec la même interprétation, à la* Comédie des Champs-Élysées, *sous la direction de* Louis Jouvet.

PRONONCIATION

Le texte original a été écrit dans le dialecte berrichon tel qu'il est encore parlé par les vieilles gens du Centre. Mais les difficultés de compréhension pour un public parisien ont nécessité un remaniement de la langue.

Le texte actuel est écrit en un français populaire moins particulier. Pour lui donner sa véritable saveur, les interprètes devront s'inspirer des principes suivants :

Prononciation lourde et lente, traînant sur les finales.

Absence totale des liaisons, même les plus usuelles.

O se prononce OU :

Torine	=	Tourine.
docteur	=	doucteur.
mort	=	mourt.
encore	=	encoure.

connaître = counnaître.
connaissance = counnaissance.
moment = moument.
colère = coulère.
comment = coumment.
fromage = froumage.
notaire = noutaire, etc.

OI se prononce OUÉ :

moi, toi = moué, toué.
voir = vouére.
soir = souére.
noir = nouére.
voisin = vouésin.
quoi = quoué.
droit = droué.
bonsoir = bonsuére, etc.

LE se prononce EL' :

derrière el' bûcher.
va el' quérir.

DE se prononce ED' :

cinquante bosselées ed' vigne.
dési' ed' vouére.

JE se prononce EJ' :

je suis = ej' sis.

AIT se prononce EINT :

venait = veneint.
faudrait = faudreint.
rendrait = rendreint, etc.

ER se prononce AR :

herbe = harbe.
serpe = sarpe.
servir = sarvir.
servante = sarvante.
permis = parmis.
serpent = sarpent.
merci = marci, etc.

EAU se prononce IAU :

museau = musiau.
peau = piau.
veau = viau.
moineau = moiniau.
cerveau = carviau.
couteau = coutiau.
soliveau = soliviau, etc.

EIL se prononce ÈLE :

conseil	=	consèle.
bouteille	=	boutèle.
vieil	=	vièle, etc.

UIS se prononce IS :

je suis	=	sis.
puis	=	pis.
puisque	=	pisque.

É final se prononce AIS :

curé	=	curais.
vérité	=	véritais.
pauvreté	=	pauvretais.
défunté	=	défuntais.

IR final se prononce I :

mourir	=	mouri'.
finir	=	fini'.
souffrir	=	souffri'.
quérir	=	quéri'.
désir	=	dési'.
périr	=	péri'.

RE final ne se prononce pas :

faire = fai'.
père = pé'e.
mère = mé'e.

NN se prononce GN :

année = âgnée.

IEN se prononce IN :

rien = rin.
bien = bin.

(sauf *bien* signifiant possession : Ex. : *mon bien*).

Particularités diverses :

chêne	*se prononce*	châne.
moyen	—	mâu-yen.
diable	—	y'abbe.
monsieur	—	mônsieur.
le hangar	—	l'hangâr.
huit	—	vuite.
chez	—	cheux.
deux	—	deusses.
elle	—	allle.

Le sens des mots marqués d'un astérisque est indiqué en appendice à la fin du volume.

ACTE I

Le père Alexandre est dans le fauteuil, enveloppé d'une couverture, un bonnet de coton sur la tête, le buste soulevé sur un oreiller, les bras étendus, le masque immobile. C'est un vieux, rasé, sec comme un os ; l'œil, perçant et fixe, semble ne pas avoir de paupière. Les mots s'échappent de ses gencives sans dents, comme les sons d'une claquette de bois.

La Torine est une fille de trente ans, aux lèvres épaisses, à la poitrine molle, les cheveux serrés sous un bonnet.

Elle est au fond de la scène, le dos tourné, et parle à la cantonade, d'une voix basse et agitée.

LA TORINE.

Ah, j' suis-t-y colère, monsieur le Docteur ! Depuis six jours qu'il a point h'uriné, — au respect de vous ! Je lui disais bien qu'il serait trop tard ! Il ne veut rien écouter... Si encore, il était bien en règle pour mourir ! Mais il en est loin ! Pas seulement fait un ch'ti bout de testament, mon bon monsieur, pas ça, rien de rien ! A son âge ! Ah, j' suis-t-y colère ! (*Un temps. Plus bas*). Pensez donc, si vous disiez vrai, des fois ! S'il venait à passer, saintes gens, qui que j' deviendrais, moi ? C'est-il une justice ? Depuis treize années que j' suis-là, autant dire quatorze à la proche Saint-Jean...

LE PÈRE ALEXANDRE.

Héï ! La Torine !

LA TORINE.

Le v'la qui appelle... Allons, bonsoir, monsieur le Docteur.

LE PÈRE ALEXANDRE.

La Torine ! Héï ! Mouve-toi !

LA TORINE.

Me v'là, me v'là...

LE PÈRE ALEXANDRE.

Relève voir mon cuissin !

LA TORINE,
elle retape l'oreiller et tire la couverture.

Tâchez de point prendre froid...

Un temps.

LE PÈRE ALEXANDRE,
soucieux.

Qu'est-ce qu'il ragatonnait * avec toi, le rebouteux ?

LA TORINE.

Le Docteur ? Dame, il disait la vérité, cet homme : il disait que ça va point.

LE PÈRE ALEXANDRE,
rogue.

Il y connaît rien.

LA TORINE.

Il y connaît si bien, qu'il dit que si vous essayez point d'h'uriner, à cette heure, vous allez pas seulement durer une couple de jours !

LE PÈRE ALEXANDRE,
furieux.

Froume ta goule !

Un temps.

LA TORINE,

Elle va s'asseoir à droite de la table, et tricote.

Dites donc, père Lexandre, heu... Pensez-vous point à mander monsieur le Curé ?

LE PÈRE ALEXANDRE.

Non.

LA TORINE.

Ça fait point mourir...

LE PÈRE ALEXANDRE.

Ça fait point vivre non plus.

Un temps.

LA TORINE.

Père Lexandre... Y a-t-y donc point quelqu'un du bourg que vous auriez désir de voir ?

LE PÈRE ALEXANDRE.

Non.

LA TORINE.

Personne ? Pas seulement un de vos voisins ?

LE PÈRE ALEXANDRE, *méfiant.*

Quel donc voisin, la Torine ? Le père Leleu ? L'entends-tu d'ici, le vieux bourrelier, qui tape sur ses peaux ? Tâche voir lui laisser faire sa besogne.

LA TORINE.

J' dis point le père Leleu... (*Cessant de tricoter.*) Je songeais d'un autre voisin... (*Avec effort.*) Le notaire...

LE PÈRE ALEXANDRE, *piqué au vif.*

Le notaire ? Pour quoi donc faire ?

Son œil aigu fouille le visage de la servante qui recule un peu.

LA TORINE.

... Des fois, il vous baillerait peut-être un bon conseil...

LE PÈRE ALEXANDRE.

Je me conseille bien tout seul, à cette heure !

Un temps.

Le vieux souffre ; une nouvelle crise se prépare ; il gémit sourdement, les yeux au plafond.

LA TORINE.

Elle se lève.

Ça va donc point ?

LE PÈRE ALEXANDRE, *serrant les dents.*

Cré bon sang de bonsoir ! Que je suis dou-

louri ! Aïe… Aïe… J' peux plus durer, la Torine…

LA TORINE,
s'approchant très inquiète.

Où que ça vous tient donc ? (*Il palpe son ventre sans répondre. Elle se penche ; sur un ton câlin :*) Si que vous essayeriez d'h'uriner un brin, père Lexandre ?

Pas de réponse. Il geint plus fort. Elle prend sur la table un bol et l'emplit de bouillon.

LA TORINE.

Tenez, père Lexandre… Une bonne bolée de boullion… Et pis du bon, je vous garantis : il sent autre chose que la légume !

LE PÈRE ALEXANDRE,
la repoussant.

N'en veux point !

LA TORINE.

Ah, saintes gens, si c'est Diou permis ! Le mauvais sang noir que vous me faites faire, père Lexandre !

Elle boit le bouillon à petites lampées, en soufflant dessus.

Un temps.

LE PÈRE ALEXANDRE, *radouci.*

La Torine... Sais-tu ce qu'il me faudrait ?

LA TORINE.

Quoi donc ?

LE PÈRE ALEXANDRE.

Tiens, eh bien je buverais de bon cœur une goulée de marc... Tu sais, ce sacré marc de l'année de l'éclipse...

LA TORINE,
indignée.

Faudrait voir ! D'abord, c'est bien facile : y' en a plus.

LE PÈRE ALEXANDRE.

Si fait.

LA TORINE.

Non point.

LE PÈRE ALEXANDRE.

Y' en a encore, je te dis ! Y' en a encore presqu'une chopine.

LA TORINE.

Oui-i ? Et là où donc ?

LE PÈRE ALEXANDRE.

Au milieu de ces bourrées de verdiaux * que j'ai dressées derrière le bûcher, tu sais bien ?

LA TORINE,
à la cantonade.

Ah, bonne Dame ! C'est donc à sûre fin de boire son saoul, qu'il allait de si bon cœur scier son bois, ces derniers jours !

Un temps. Elle s'éloigne un peu.

LE PÈRE ALEXANDRE,
n'y tenant plus.

Eh bien ? Quoi que t'attends ? Va le quérir !

LA TORINE.

Merci bien ! Plutôt me débiter la main avec votre serpe, père Lexandre !

LE PÈRE ALEXANDRE,
furieux.

As-tu fini faire le sabbat, héï ? Tête de buis ! Va le quérir !

LA TORINE.

Le Docteur, il dit qu'il faut rien boire autre

que du boullion... Pas seulement un verre de vin. (*Se rapprochant :*) C'est-y vrai ?

LE PÈRE ALEXANDRE,
hors de lui.

Sapré vieille couisse * ! ! !

Longue pause.

Le vieux s'est tourné, le nez dans l'oreiller ; il recommence à souffrir et à souffler. La Torine s'est assise à gauche de la table.

LA TORINE.

Hum... Dites donc, père Lexandre... Savez-vous encore ce qu'il m'a dit, le Docteur ? Il m'a dit, comme je vous le dis là : « Le père Lexandre », qu'il dit, « a-t-il seulement fait faire son... testament ?... » — « Je saurais point vous dire », que j'y réponds, « j'en ai point eu connaissance... » — « Eh bien », qu'il dit, « dites-y donc qu'il le fasse faire, à cette heure... Souventes fois », qu'il dit, « ça fait bon effet, ça clarcit le cerviau... »

(Le vieux ne bouge pas. Elle continue, sans le regarder, en tricotant.)

C'est bien vrai, ce qu'il m'a dit là. C'est bien parlé. Quand on est mal aise, comme on dit, la tête elle tournique, le cerviau gravouille *, on se fait vite du sang noir rapport à ses affaires... Mais si tout est bien en règle, en bonne écriture, c'est tout autre chose : on est quasiment tout dégagé... (*Un temps.*) Je songe à ça, père Lexandre : peut-être bien que vous avez seulement pas fait faire un ch'ti bout de testament, héï ?

(Il ne bronche pas. Elle cesse de tricoter.)

Saintes gens ! A votre âge, père Lexandre, c'est-il Diou permis ? Et comment donc que vous pourriez dormir en paix, dans ces conditions-là ? Quand vient le soir, je suis bien assurée que ces tracasses, elles viennent vous tirer par les pieds ! Vous vous dites : « Hélà ! Si seulement j'avais fî ou fille ! Mais n'en ai point... Si seulement j'avais neveu ou nièce ! Mais n'en ai point... Alors ? Si je venais à périr... » — une supposition, père Lexandre —

... vous vous dites : « Si je venais à périr, qu'est-ce qui hériterait de moi ? C'est même pas un vrai cousin à moi, puisque c'est le cousin de ma défunte, cré bon sang ! »

Ah, je comprends, y' a bien de quoi être achenillé * !

Si encore cet héritier de malheur était dans le besoin... Mais c'est bien autre chose : il est curé, à cette heure, et bon gros gras curé de paroisse, et plus riche que vous, bien sûr, avec son presbytère en ardoises et ses cent cinquante bosselées * de vigne, tout en blanc-fumé ! (*Elle se lève.*) Et c'est ce ch'ti moineau-là qui viendrait chez vous, après votre mort, et qui prendrait, en bon droit, tout votre bien ?... Saintes gens, quand ces songeries-là vous prennent, je le dis sans barguigner, ça vous faut sauter le cœur entremi l'estomacque !

(*Un temps. Il ne répond rien. Elle s'approche en plusieurs temps.*)

Quoi ? Vous allez toujours point me dire que c'est à ce prêche-bon-diou que vous avez dessein de léguer votre maison, avec votre écurie et votre grand hangar-bûcher, et votre vache, et vos deux chieuvres *, et votre ch'ti

bois de chênes, et votre vigne, et vos cent bosselées de riche terre qui doivent rien à personne, rien qu'au bon soleil, comme on dit !

(*Le moribond tourne lentement la tête, et la dévisage.*)

Héï ? Vous allez point me dire qu'il y a point d'autres gens à votre entour, à qui vous auriez meilleur goût de léguer votre bien ?

LE PÈRE ALEXANDRE,
après un temps.

Si fait.

LA TORINE.

Ah ? Tout de même ? Vous songeriez donc à quelqu'un d'autre, hé ? (*Posément il fait signe que oui. Elle se rapproche encore, jusqu'à s'asseoir sur le bras du fauteuil.*) Songez-vous au moins à quelqu'un qui saura ce que c'est que de manier une vache, et tenir deux chieuvres bien au propre ? (*Il fait signe que oui. Elle sourit.*) Et peut-être bien que ce quelqu'un-là n'est pas fort éloigné d'ici, à cette heure, dites, père Lexandre ?

LE PÈRE ALEXANDRE.

Peut-être bien.

LA TORINE,
ravie, riant malgré elle.

Et ce quelqu'un là, qui donc que c'est, père Lexandre ?

LE PÈRE ALEXANDRE,
après un temps.

C'est le père Leleu.

LA TORINE,
s'écartant brusquement.

Quoi que vous dites ? Le père Leleu ? Hé ? C'est au père Leleu que vous auriez dessein de léguer votre bien ? (*Il fait un grand signe affirmatif. Elle revient vers lui, les poings aux hanches.*) Quoi ? A ce vieux bredin * de bourrelier ? A ce fripouille de père ganache ? Qui ne vient jamais se berlauder * chez nous que pour boire notre vin, et se cuiter les fesses à notre braise ? A ce vieux couâle * de malheur, qui n'a jamais...

LE PÈRE ALEXANDRE,
d'un ton sans réplique.

Froume ta goule ! ! !

Elle se tait, recule, et se laisse tomber sur une chaise.

Après un temps, le vieux redresse le buste, et se met à parler, sans hâte, hachant ses phrases, les yeux au loin.

LE PÈRE ALEXANDRE.

Leleu, c'est mon cadet, de tous temps. — Quand ma sainte mère a défunté, — c'est sa mère à lui, — la mère Leleu, — qui venait me torcher. — Elle remplaçait ma mère. — Elle la remplaçait si bien, — à ce qu'on dit, — que mon père, — en bon voisin, — se faisait point faute de la bicher, — et bien d'autres choses itou. — A telle fin que Leleu est quasiment mon frère. — C'est bien visible : — on se ressemble assez, — tous les deux, — pour qu'on soit fait de la même pâte à viande... *(Il s'ar-*

rête, pousse un sourd gémissement, et continue, essoufflé :) On était deux ch'tis marmaillons dans la même cour. — Et depuis, on s'est pour autant dire, jamais quitté. — Quand je suis venu loger ici, — le vieux bourri, — il a point pu durer de l'autre côté du bourg ! — Il a fallu qu'il vienne, — avec ses peaux et ses harnaches, — prendre boutique au long de mon mur, — tout auprès de moi... (*Religieusement :*) — Le père Leleu, — c'est quasiment mon frère.

LA TORINE,
incapable de se contenir.

Ouai ! Le feignant, il avait peut-être bien ses raisons, pour venir si proche !...

LE PÈRE ALEXANDRE,
levant la tête, lentement.

Quelles raisons ?

LA TORINE,
se détournant.

Moi, j'ai rien à dire là-dessus.

LE PÈRE ALEXANDRE.

Dis-y toujours ! (*Terrassé par la douleur.*) Ah, cré bon sang, que le boyau me fait souffrir !

LA TORINE,
après un temps, assise.

Qu'est-ce que je dirais, moi ? J'ai rien vu, puisque je suis seulement entrée à votre service quand que la défunte maîtresse était venue à être si malade... (*Un temps.*) Je vous dis que j'ai rien vu, moi... (*Se levant.*) Seulement, souventes fois, quand que vous étiez parti au loin, vers la Butte-aux-Renifles, ou bien vers le Pré-Blanc, la maîtresse elle me disait : « Appelle-moi donc Leleu, que j'y cause un « brin... Et toi, va-t-en voir promener les « chieuvres... » A telle fin, que c'est la feue maîtresse qui m'avait enseigné à le faire venir, sans appeler, rien qu'en couinant comme un chat-huant... (*Elle imite à mi-voix le hululement de la chouette, et rit. Le vieux la regarde, sans aucune colère.*) Et qu'il se faisait point

faute d'accourir, le vieux jars ! Et d'enjamber la croisée, sans dire *Pater* ni *Ave* devant la porte !

LE PÈRE ALEXANDRE.
Il hausse les épaules.

Sais-tu bien, vieille bouite * ? Je m'en fous.

LA TORINE,
vexée, recule vers le fond.

Oui-i ?... Ça, c'est votre affaire... (*Perfide.*) Ah, ce vieux fumellier de père Leleu, c'est qu'il s'y connaît à tenir causette aux femmes de ses voisins... (*Elle fait mine d'hésiter.*) J'en sais bien quelque chose, moi ....

LE PÈRE ALEXANDRE,
se tournant brusquement.

Toi ?

LA TORINE,
satisfaite, se rapproche.

Oui bien... Moi qui suis là... Depuis treize années qu'il vient chaque jour se berlauder *

chez nous, vous pensez bien que j'ai eu septante fois septante occasions d'y dire : « Otez vos pattes, hardi coq ! »

LE PÈRE ALEXANDRE,
furieux.

Menteries !

LA TORINE.

Menteries ? (*Elle se rapproche davantage.*) Ah, v'la bien du nouveau, par exemple ! Demandez-le voir à ce battoir-ci, ou à cettuy-là, (*elle tend ses mains*) si c'est point des vingt fois que j'ai dû lui en donner sur le musiau, parce qu'il m'attrapait trop vivement le jupon... Et cette nuit que vous étiez parti à la foire de la mi-juin, et que j'étais déjà quillaudement * au lit, ah, qu'elle épouvante il me fit, le vieux bouc, quand je l'entendis grimper votre escailler, — et sans chandelle ni galoches, je vous jure bien !... (*Elle rit méchamment.*) Même que cette fois-là, père Lexandre, j'ai bien cru que vous reviendriez de la foire, bougrement mieux coiffé que vous étiez parti !... (*Le vieux est devenu pourpre de

rage. Elle ne semble pas s'en apercevoir.) Et quels boniments, en arrière de vous ! (*Elle rit.*) Ah, saintes gens, faudrait que vous ayez ouï ça !

LE PÈRE ALEXANDRE.

Quels boniments ? Parleras-tu !

LA TORINE.

Héï ! J' sais-t-y seulement tout ce qu'il disait, moi ? De toutes sortes ! Et d'autres, mêmement ! Il savait bien que vous fricassiez avec moi, pardine... Il me disait que vous étiez trop gnamolli pour faire un bon roc de volailler... Puis, que vous étiez plus ralu* qu'un échardon *, et plus grigou qu'un puits séché... Puis, que j'étais bien sottisière de croire vos paroles de promesse, et que jamais j'entendrais sonner les écus de mes treize années de gages, qui ont point encore été payés !...

LE PÈRE ALEXANDRE,
hors de lui.

Cré bon sang ! C'est-y vrai qu'il te disait ça ?

LA TORINE.

Vrai de vrai, sur la Bonne Dame ! Et bien d'autres choses itou ! (*Un temps. Elle change de ton, prête à pleurer.*) Même qu'il avait peut-être point si tort que ça, le vieux madré, quand il parlait de mes écus à venir... Ah, saintes gens ! (*Elle s'assied, le visage dans les mains.*) Quand je songe à ce que vous avez fait de moi, père Lexandre, c'est point Diou permis...

LE PÈRE ALEXANDRE.

Tais-toi !

LA TORINE,
pleurnichant.

J'avais seulement point mes dix-huit ans quand je suis entrée ici, et j'étais seulement point à votre service depuis une couple de semaines, que j'étais déjà avec vous dans la litière de l'écurie...

LE PÈRE ALEXANDRE.

Tais-toi, cré bon sang !

LA TORINE,
très bas.

Et cet enfant, père Lexandre... Ce petiot, saintes gens !...

LE PÈRE ALEXANDRE.

Te taiseras-tu, mauvaise herbe !

LA TORINE,
se redressant soudain.

Non, je me tairai point, c'est trop de pauvreté et de misère, à la fin des fins ! J'ai bonne souvenance, vous savez ! (*Elle se lève.*) Qu'est-ce que vous me disiez, dans ce temps-là ? Vous me disiez : « Laisse venir... Attends seulement « que la maîtresse ait défunté, et je nous « épouserons, tous les deux. » C'est-y point vrai ? Et quand que la maîtresse a passé, (*elle se signe*), le soir même de sa funéraille, je me souviens bien, vous êtes monté vous dégourdir sur ma paillasse de servante... (*Elle avance en plusieurs temps.*) Et qu'est-ce que vous me disiez, ce soir-là, père Lexandre ? Vous me disiez : « Je veux point nous épouser, tu com-

« prends, ça ferait mal jaser. Mais tu seras « ici quasiment si bien que la maîtresse, et tu « resteras le long de moi jusqu'à ma mort, « et je te léguerai autant dire tout mon « bien... » C'est-y point vrai ? M'avez-vous point septante fois chanté de bonnes paroles : « Va toujours, ma mie, je te léguerai mon « bien... » ? Et quand que je vous réclamais les écus de mes gages, qu'est-ce que vous me disiez ? Vous me disiez : « Quoi donc ? Pour « quelle donc cause veux-tu ton argent ? Il est « plus sûrement chez le notaire qu'en ta « poche... Tu sais bien que ce n'est pas du « perdu, puisque tu hériteras tout ça, après « moi... » C'est-y encore vrai que vous me disiez ça, père Lexandre ? (*Elle sanglote et passe derrière le fauteuil.*) Ah, saintes gens ! Et qu'est-ce qui m'arrive, à cette heure ! Vous avez seulement point fait un ch'ti bout de testament ! Et à qui c'est-il que vous avez dessein de léguer votre bien ? A qui ? Oui-da ? (*Se rapprochant.*) A celui qui fricassait avec votre légitime, autant dire sous vos yeux, et pendant plus de vingt années ! A celui qui, depuis treize ans, veut toujours crocher ses pattes à mes cottes ! Oui, saintes gens, à ce vieux gouri * de père Lel...

LE PÈRE ALEXANDRE.

D'un suprême coup de reins, il se dresse sur son séant, et l'interrompt :

J'ons point dit ça !

LA TORINE.

Si fait !

LE PÈRE ALEXANDRE,
d'une voix terrible.

J'ons point dit ça, tonnerre de cent mille Diou ! (*Il retombe sur l'oreiller, ferme un instant les yeux, et dit, avec essoufflement, les mâchoires serrées :*) Écoute-moi bien : Si jamais, — entends-tu, — il met encore une fois la main — au loquet de ma porte — ce fî de pute ! — ...j'y accrabouille la goule ! ! !

Un temps.

La Torine a été se rasseoir. Elle a cessé de pleurer. Elle surveille le vieux qui se tord de douleur, en proie à une nouvelle crise.

LA TORINE.

Sans se lever.

Hé ? Ça va donc point, père Lexandre ?

LE PÈRE ALEXANDRE.

Sais-tu bien ce qu'il me faudrait ?... (*Mais il s'arrête, vaincu par le mal.*) Ah, aïe !... Je peux plus durer, la Torine... Aïe... aïe... Mon boyau pète...

Il renverse la tête et semble défaillir. Elle se lève

LA TORINE,

effrayée.

Héï-là, père Lexandre, quoi donc ! Héï ! Vous n'allez point mourir comme ça sans rien dire, tout de même ! Vite, saintes gens, un bon « aspergès » de vinaigre ! (*Elle court à la table mouiller son mouchoir, et revient tamponner le front du vieux, qui se ranime.*) Là... Là... Mon doucet, mon quignon... Là... Doucement, doucettement... Là... Ça va-t-il point mieux ? Si fait... Pensez donc, cette faiblesse !

Depuis combien de jours que vous n'avez quasiment rien dans le corps !...

LE PÈRE ALEXANDRE,
d'une voix douce, très changée.

Merci... T'es bien gentille, ma bonne Torine...

LA TORINE,
épanouie.

Ah, ça, pour une fois, c'est point trop mal dit ! Depuis treize années, je crois que je vous ai toujours bien complaisamment aquillaudé *, héï ?

LE PÈRE ALEXANDRE.

Oui bien... T'es une bonne fille.

Elle sourit. Un temps.

LA TORINE.

Puisque vous êtes dans ces idées-là, père Lexandre, savez-vous point ce qui vous ferait

bon effet, à cette heure ?... Une bonne visite de causerie... oui... avec... le notaire.,,

LE PÈRE ALEXANDRE.

Il ne répond pas tout de suite.

Peut-être bien.

LA TORINE,

ravie.

Sûrement ! Je vous le disais, moi ! Faut point tarder à l'aller quérir !

Elle fait un pas vers le fond, à gauche.

LE PÈRE ALEXANDRE.

Écoute !... Tu vois bien comme je suis : j'aurais quasiment point la force d'y rien dire !... Sais-tu ce qu'il me faudrait ?

LA TORINE.

Non, pas trop bien...

LE PÈRE ALEXANDRE.

... Une bonne goulée de ce sacré marc de l'année de l'éclipse...

LA TORINE.

A jeun, père Lexandre !... Ça vous vaudrait plus de mauvais que de bon !... Non ; une bolée de bon boullion, bien chaud, v'là ce qui vous rendrait la langue parlante...

Elle fait un pas vers la table.

LE PÈRE ALEXANDRE.

Autant boire le pissat de la mare, sapré fumelle ! Je sens bien ce qui me fait défaut. Apporte-moi une tasse de marc ! (*Il la regarde.*) Sans quoi, je te préviens, je suis trop faibli, je pourrais seulement point lui causer...

LA TORINE.

Lui causer ?... C'est-y bien vraiment au... au notaire... que vous songez, père Lexandre ?

LE PÈRE ALEXANDRE.

Hé, pardine !

LA TORINE,
bouleversée.

En ce cas...

Elle se dirige en hésitant vers le fond, et sort.

LE PÈRE ALEXANDRE,
la suivant des yeux.

Va... va... Sous les bourrées de verdiaux... Tu verras luiser le cul de la bouteille...

(*Resté seul, il se laisse aller, porte la main à son ventre et gémit lugubrement.*) Aïe... aïe... Mon boyau... aïe...

La Torine revient, et prend une tasse sur la table.

LA TORINE.

Une ch'tite tasse... Et rien de plus, vous savez...

Il la regarde approcher avec un rictus d'agonie. Il saisit la tasse entre ses deux mains qui tremblent, et la vide d'un trait.

LE PÈRE ALEXANDRE.

Cré coquin, c'est du bon.

LA TORINE,
avec respect, reniflant la bouteille.

L'année de l'éclipse...

LE PÈRE ALEXANDRE,
devenant très rouge.

Tiens, vois : je suis déjà tout radressé !

Il se force à sourire, et tend avidement la tasse.

LA TORINE.

Oh bien non !

Elle va remettre la bouteille sur la table.

LE PÈRE ALEXANDRE.

Baille m'en encore une !

LA TORINE.

Non ! Ça, non, père Lexandre !

LE PÈRE ALEXANDRE.

As-tu fini de couiner ? Baille m'en encore une, que je te dis, si t'as désir que j'y cause, ...au notaire !

Médusée, elle remplit à nouveau la tasse, et se hâte d'aller poser le litre au loin, par terre.

Le vieux boit. Brusquement, il pousse un râle sourd. La tasse roule à terre. Il se débat convulsivement ; sa tête tombe de droite et de gauche ; ses

doigts griffent la couverture. Un cri strident. L'immobilité.

LA TORINE,
se précipitant.

Saintes gens ! Père Lexandre ! Quoi donc ! Héï, père Lexandre ! Quoi donc qu'il y a ? Évanoui ?... (*Elle le secoue.*) Jésus ! Hê bien ? Héï... Quoi donc ?...

(*Glapissant.*) Père Lexandre ! Héï, père Lexandre !

Tout à coup, elle comprend. Elle le lâche, et recule au milieu de la scène. Il ne bouge plus. Elle demeure quelques secondes pétrifiée. Puis elle tend peureusement le cou vers le mort, et lance, d'une voix basse, traînante, chargée de rancune :

Vieux crapule ! ! !

ACTE II

Le mort (un mannequin), est caché sous une couverture. La Torine achève de bien le recouvrir. Puis elle va vers la gauche, lance par deux fois à la cantonade le hululement du chant-huant, et reste tournée vers la gauche, par où entre enfin le père Leleu.

Il est maigre, rasé, et ressemble au père Alexandre comme un frère plus jeune ; mais il a le teint rose, des touffes de cheveux gris sur les oreilles, une physionomie canaille, un regard pétillant de malice.

Il porte le tablier en basane des bourreliers.

LE PÈRE LELEU,
jovial.

Quoi donc qu'il y a, ma belle ? Toute seule ?... (*Elle lui fait signe d'avancer.*) Puh... Et le vieux, où qu'il est parti ?

LA TORINE,
montrant le corps, raide sous le drap.

Loin !... Regardez voir...

LE PÈRE LELEU,
changeant de visage.

Cré vingt-cinq ! (*Il s'arrête net et se découvre.*) Oïa, la Torine... Et... comment donc... que ça s'est fait ?...

LA TORINE,
pleurant.

Je sais-t-y seulement, moi, père Leleu ?... Nous étions bravement là, tous deux, lui puis moi, à causer... Il me disait, tout juste : « La Torine, tu vas t'en aller quérir le notaire, je veux te léguer mon bien... » Et puis il s'a mis à branler tout le corps, et à couiner, à couiner, que j'en étais toute afaubrettie *... — Et puis il a passé !

LE PÈRE LELEU,
reculant vers le fond.

Malheur !

LA TORINE,
avec dépit.

Ah, saintes gens, oui, malheur !

Un temps.

LE PÈRE LELEU,
regardant le fauteuil, sententieux.

Tout de même ! Ce vieux père Lexandre !...

Cré vingt-cinq !... Un bon homme, ma foi... Et puis, bien corporé, un homme fort ouvrier, fort avantageux en sa saison...

LA TORINE,
s'essuyant les yeux avec colère, et s'éloignant un peu du mannequin.

Un bon homme, ça, père Leleu ? Dites un vieux serpent, oui bien, un vieux crâpi *, plus châgnard * qu'un touffiot de ronces ! Et juste au moment qu'il avait regret de sa chagnardise et de sa ladrerie ! Tout juste au moment qu'il me disait : « Bonne Torine, va-t-en « quérir le notaire que je te lègue mon « bien ! »

LE PÈRE LELEU.

Malheur !

LA TORINE,
s'asseyant près de la table.

Ah, saintes gens, me v'la bien acamandée * ! Quoi que je vas devenir ?...

(*Elle laisse crever sa rancune :*) J'ai servi

treize années ce vieux couâle * sans seulement gagner une pistole de mes gages, et ce jourd'hui, le v'là qui se laisse souffler autant dire comme une chandelle, sans rien dire, vieux grigou, si bien que j'ai pas seulement un écu de trois francs en économie... Rien de rien, la vraie pauvreté, saintes gens ! Me v'là quasiment plus dénudée que quand je suis entrée à son service ; et, bien pire, je suis mal regardée par toutes gens !

Treize années que je nettoye sa bicoque, chaque jour du bon Diou ! Treize années que je lave sa vaisselle aussi doucement que si c'était mienne ! Treize années que je tire sa vache et puis ses chieuvres, que je fais ses fromages et ses lessives ! Treize années que je bine ses blettes * ! Treize années que je travaille comme une perdue, quoi, comme si c'était mon bien à moi ! Et tout ça, tout ça me glisse aux doigts comme si c'était des pois mouillés ! Tout ! La maison, l'écurie, et les cent bosselées de riche terre, et le ch'ti bois de chênes, et la vigne !... Tout, quoi, tout !... (*Sanglotant.*) Faudra-t-il donc que j'aille de mon pied mendier les quignons de pain à travers la gouille *, comme une traîne-guenille de misère de rien du tout ?... (*Elle laisse*

tomber sa tête dans ses mains.) Ah, saintes gens, je suis-t-y malheureuse ! !...

LE PÈRE LELEU.

Il va et vient, s'approche et lui tapote l'épaule.

Cré vingt-cinq ! Tu vas te faire venir du mauvais mal, la Torine... Tu seras bien avancée?... Voyons, voyons... Puisque c'est comme ça !... (*Il remet son chapeau et va s'asseoir en face d'elle.*) La mort, c'est une graine puante qui a été semée bien avant nous... Faut la prendre comme elle pousse...

LA TORINE,

assise, sans l'écouter.

Et tout ce que je lui ai fait, à ce mal-pisseux! de jour et de nuit, comme on dit !... Propre, et complaisante, et toujours gaite, et plus flatteuse qu'une chatte au sucre ! (*Avec une explosion de rage.*) Même que je lui étais fidèle, à ce vieil os, oui, fidèle, comme pas une du bourg ! Et d'abord, vous le savez bien, vous,

père Leleu : vous le savez tout juste mieux qu'aucun autre !

LE PÈRE LELEU,
près d'elle, l'œil plissé.

Puh... puh... Oui, je le sais... Je le sais trop bien, même... A telle fin, que cette fois-là, tu as peut-être point eu tout-à-fait raison, la Torine...

LA TORINE.

Ah non, c'est bien vrai !

LE PÈRE LELEU,
vivement.

Comment donc ça ? En aurais-tu regret, à cette heure ?...

Elle ne répond pas. Un temps.

LA TORINE.

Bête que j'étais ! Je me disais : « Il m'a promis son bien, faut pourtant pas que j'y

fasse de coiffure... » V'là tout comme je suis, moi, père Leleu : j'ai point de porte de derrière...

Et maintenant, bonne Dame, quoi que je vas devenir ?

LE PÈRE LELEU.

Une fille forte et drue comme toi, elle trouvera bien son attelage, n'aye point crainte...

LA TORINE.

Ouais ? Une autre place ? Me faire encore du sang noir, durant des années puis des années, à servir les autres ?

LE PÈRE LELEU,
pesant ses mots.

Oïa... Y en a bien, sais-tu, qui sont meilleur homme que le défunt... Et plus aimables... Et plus salutaires...

LA TORINE.

Tous les hommes, père Leleu, sont rien d'autre que des gouris !

LE PÈRE LELEU,
mécontent, recule vers le fond.

Puh... Ça, c'est une mauvaise parlerie, la Torine. C'est point bon à dire, ça.

Un temps.

LA TORINE,
toujours assise.

Saintes gens ! Je m'étais si bien accoutumée à être résidente ici, dans cette maison, jusqu'à ma mort... Auprès de vous, père Leleu, en bons voisins...

LE PÈRE LELEU,
se rapprochant.

Auprès... de moi ?

LA TORINE.

Ah, avec un homme de votre sorte, père Leleu, j'étais bien assurée faire bon voisinage !

*Il l'examine furtivement,
mais ne dit rien.*

LA TORINE.

Vous êtes point comme le père Lexandre, toujours rechignou, toujours grignaud *, et sournois, et méfiant de tout, et ralu comme un hérisson ! Non, j'aurais point perdu à faire échange, pas vrai ? Vous êtes serviable, vous, c'est votre naturel : toujours prêt à donner de votre temps et de votre bras... Et vif, et pétillant, et toujours loustic, toujours les quatre mots qu'il faut pour faire rire le monde !... Ah, saintes gens, c'est-y malheureux, tout de même !... Malheureux pour moi... (*Mystérieusement* :) Et puis... malheureux... pour vous, comme de juste.

LE PÈRE LELEU,
debout, défiant

Comment donc ça ? (*Il s'assied.*)

LA TORINE.

Comment ? Ah, c'est bien facile ! Je me di-

sais : « V'là le père Leleu qu'a toujours été « bien convenable avec moi. Il a point eu de « chance dans ses affaires, puisqu'il est qua- « siment tout saoulé de dettes. C'est-il une « position, je vous demande, pour un homme « comme lui ?... » Eh bien, je me disais : « Si le père Lexandre me lègue son bien, je « paierai les dettes au père Leleu ; et il me « rendra ça, d'un jour sur l'autre, en ch'tis « services de voisinage... » Pas vrai ?

Leleu regarde ailleurs et ne répond pas.

LA TORINE.

Je me disais : « Une femme qui est seule, « elle a beau louer des journaillers pour faire « l'ouvrage, elle a souventes fois besoin d'un « conseil, ou bien d'un coup de main... C'est « une chose, une autre... Faut apointuser un « couteau... Ou bien c'est la vache qui fait « son veau de nuit... Ou bien c'est la chieuvre « à mener au bouc... » Enfin, vous savez bien comme c'est... Et je me disais mêmement : « Un homme qui est seul, il a souventes fois « besoin d'une femme dans sa logerie... Pour

« la lessive... Pour la raccommodage... » C'est-il point vrai ?

Oui, v'là ce que je me disais, père Leleu, aussi vrai que nous sommes là, tous deux, vous en face de moi !

LE PÈRE LELEU,

la regardant dans les yeux.

Aussi vrai que le vieux a défunté ?

LA TORINE,

après une hésitation, et sans tourner la tête vers le mort.

Aussi vrai que le vieux a défunté, père Leleu !

LE PÈRE LELEU,

se lève et abat son poing sur la table.

Ah, coquin de sort ! Malheur de malheur !

Il fait quelques pas vers le fond. Un temps.

LA TORINE.

Tenez, père Leleu, je suis si tant retournée, à cette heure, que j'ai point seulement songé à vous verser la goutte...

Elle se lève, apporte le reste du marc et remplit la tasse.

Il la vide d'un coup.

LE PÈRE LELEU,
s'essuyant la bouche d'un revers de manche.

Cré vingt-cinq ! c'est du bon !

LA TORINE,
debout, machinalement.

L'année de l'éclipse...

Un temps.

La Torine paraît calculer son coup : elle remplit à nouveau la tasse, et le regarde boire, avec attention.

Dès qu'il a reposé la tasse, elle l'emplit une troisième fois.

LA TORINE,
mystérieusement.

Père Leleu...

LE PÈRE LELEU.

Quoi ?

Elle s'assied et fait asseoir Leleu de l'autre côté de la table.

LA TORINE.

Il y aurait bien encore un môyen...

LE PÈRE LELEU,
après une pause, lentement :

Un môyen... de quoi donc ?

LA TORINE.

Un môyen... que je soye haritière du vieux...

LE PÈRE LELEU,
impassible.

...que tu soyes... haritière... du vieux ?...

LA TORINE.

Oui ! Puis, un bon môyen... Mais vous voudrez-t-y vous en servir, père Leleu ?

Un temps.

LE PÈRE LELEU,
d'une voix lourde et basse.

Puh... Y' a encore un môyen, que tu dis, et moi, je voudrais point m'en servir ?

LA TORINE.

Dame, ça se pourrait bien...

LE PÈRE LELEU,
tournant enfin la tête vers elle ; entre ses dents :

Eh bien, essaye seulement de m'en donner connaissance... Pour voir...

Elle se lève aussitôt, se penche et lui dit quelques mots à l'oreille. Il sursaute. Elle l'attire à nouveau et continue à parler bas, montrant du doigt tantôt le mort et tantôt la huche.

LE PÈRE LELEU.

Il se dégage violemment et se lève à son tour.

Cré vingt-cinq ! As-tu la berlue, la Torine ? Puh... C'est point une proposition à faire, ça ! C'est même point bon à dire !... (*Il va et vient en secouant les épaules.*) Cré vingt-cinq !... Puh... Puh... Je m'en trouve tout je ne sais comment...

LA TORINE,

qui s'est assise.

Bon, bon, père Leleu... Point n'est besoin d'aller et de venir comme un chien-fou ! Je ne vous dis point de faire ça, moi... Je vous dis seulement : « Y' a encore un môyen : c'est

cettuy-ci. » Mais, saintes gens, c'est bien votre droit de ne pas être consentant...

Ah, si vous disiez oui, ça serait bien facile, et je serais bientôt maîtresse ici ; et tout ce que je disais sur l'heure, rapport à vos dettes, elles seraient vite payées, ça, je le garantis, aussi vrai que je suis là...

Mais si c'est dans votre idée de dire non, en ce cas, y' a rien de fait... (*Pleurnichant.*) Moi, je tâcherai voir de m'ensauver d'ici, et d'aller autre part, où qu'on ne me regardera point comme une traînée... où qu'on me laissera gagner pour manger ma faim...

LE PÈRE LELEU,

tendant le poing vers le mort.

Ah ! mille bon sang de bonsoir de malheur !

Il aperçoit la tasse pleine, l'avale d'un trait, s'essuie la bouche, et s'assied pesamment.

LA TORINE.

Elle se penche et l'exa-

mine avec un sourire énigmatique.

Vous lui ressemblez si bien, au défunt, père Leleu, que je peux point croire, quand que vous êtes là, assis devant moi, que le vieux il soit mort ! (*Leleu détourne la tête.*) Vous lui ressemblez si bien qu'un chacun s'y tromperait, père Leleu... Sans mentir, un chacun s'y tromperait... (*Bas.*) ... Même un notaire...

LE PÈRE LELEU,
se relevant brusquement.

Oïa ! C'est point des choses bonnes à dire, ça, la Torine...

Il reprend ses allées et venues.

Elle ne répond rien, mais remplit une quatrième fois la tasse. Il s'arrête, et, sans se faire prier, la vide d'un air soucieux.

Elle le regarde avec un sourire provocant. Alors, brutalement, il l'accule contre la table et l'embrasse

goulûment sur la bouche. Elle lui rend son baiser, ne se débattant que pour la forme.

LA TORINE.

Voyez-le !.. Voyez-le, possédé du diable ! En v'là un *Te Deum !* Ah, le garnement, saintes gens, voyez-le... voyez-le... (*Elle lui échappe, passe de l'autre côté de la table et le dévisage rudement* :) Alors ? Cette fois, c'est-il oui ? c'est-il non ?

LE PÈRE LELEU.

Il jette violemment son chapeau derrière lui.

Cré vingt-cinq, c'est oui ! ! !

Elle bondit et lui saute au cou. Puis elle échappe à nouveau et va ouvrir la huche.

LA TORINE,

bas.

A l'ouvrage !... Allons, mouve-toi !...

Ils s'approchent ensemble du fauteuil, se consultent du regard, puis, après une ébauche de signe de croix, résolument, ils empoignent le mannequin enveloppé dans le drap et l'emportent en titubant vers la huche béante.

ACTE III

Le père Leleu achève de s'installer dans le fauteuil du mort. La Torine l'enveloppe tout entier dans une couverture qui laisse seulement voir le haut du visage. Puis elle lui enfonce un bonnet de coton sur la tête.

Puis elle se précipite vers la gauche pour recevoir le notaire, qui entre à l'instant où le rideau se lève.

LA TORINE.

Ah, dame, monsieur le notaire, je crois bien que vous arrivez juste à bonne heure, comme on dit... V'là bien longtemps, le bon vieux, que ça le tourmentait, ce testament ! Moi, je lui disais : « Laissez donc, père Lexandre, ça « presse point... » Je voulais point trop faire mine de désirer ça, vous comprenez...

Le notaire approuve, sans avancer.

Le père Leleu, qui, de loin, prête l'oreille au colloque, se renverse sur son oreiller, secoué d'un rire silencieux et diabolique.

... Mais ce jourd'hui, saintes gens, il ne pouvait plus y tenir. « Va-t-en quérir monsieur le notaire », qu'il me disait, « ou bien je vas périr sans te léguer mon bien... »

Entrez, entrez, monsieur le notaire... Il

est là, notre bon père, il vous attend comme l'*Ite missa es'*...

LE NOTAIRE,
s'approchant.

Eh bien, père Alexandre, ça ne va donc pas ?... (*Leleu branle la tête et toussote sans répondre.*) Vous n'avez pas mauvaise figure...

La Torine tire vivement la couverture jusqu'au nez de Leleu.

Le notaire a été ouvrir sa serviette sur la huche. La Torine s'en aperçoit ; en un tour de main elle a débarrassé la table et l'a traînée sur le devant de la scène.

LA TORINE.

Là... Là, monsieur le notaire... Là... Siétez*-vous là... Vous y serez bien mieux à l'aise que sur... que sur la huche...

Le notaire s'assied à droite et dispose ses pa-

piers. Chaque fois qu'il s'adresse à Leleu, il crie comme s'il parlait à un sourd.

LE NOTAIRE.

Alors, père Alexandre, nous voulons donc cette fois mettre nos affaires en règle ? C'est toujours une bonne chose ; ça tranquillise l'esprit, et l'on se sent souvent mieux, après... Je parie que demain vous serez debout !

LE PÈRE LELEU,
levant le nez de sous la couverture.

Y' a rien d'impossible...

LE NOTAIRE.

Voyons, nous disons donc : un testament... La forme courante, bien entendu...
(*Il écrit*) : « Par devant maître... et cœtera... « a comparu, et cœtera... malade de corps

« mais sain d'esprit... » (*Leleu fait signe que oui*) ... « lequel a dicté son testament ainsi « qu'il suit, et cœtera... »

Voyons : voilà notre protocole établi. A nous deux, maintenant, père Alexandre... M'entendez-vous bien ? Voulez-vous que je m'approche ?

LA TORINE,
vivement.

Oh que non, monsieur le notaire : l'ouïe est fine ! Il entendrait quasiment un mite forer le soliveau du grenier !

LE NOTAIRE.

Bien. Nous disons donc... Bien... De quoi se compose exactement votre domaine ?

LE PÈRE LELEU,
même jeu, gêné.

Puh... Faudrait voir... Y' a d'abord la maison...

LA TORINE,
plus hardie.

...la maison, puis l'écurie, puis l'hangar-bûcher...

LE NOTAIRE.

Attendez, pas si vite... (*Écrivant*) : « Une
« petite propriété rurale, sise... et cœtera...
« Composée : primo, d'un bâtiment servant
« d'habitation ; secundo, d'une écurie, com-
« prenant — si j'ai bonne mémoire — deux
« locaux distincts et cloisonnés, dont l'un
« faisant office de grange; tertio, d'un hangar-
« bûcher. » Le tout situé dans un enclos de ?...

LA TORINE.

Six bosselées *.

LE PÈRE LELEU,
même jeu. En écho :

... Six bosselées...

LE NOTAIRE.

Six bosselées. Les terres en culture sont constituées par ?

LA TORINE.

Cent vingt bosselées, bien chanceuses pour le grain... Puis le ch'ti bois de chênes... Puis la vigne...

LE PÈRE LELEU,
en écho.

Puh... puis la vigne...

LE NOTAIRE.

Quelle contenance, le bois de chênes ?

LA TORINE.

Vingt-cinq bosselées.

LE PÈRE LELEU.

... 'ingt-cinq bosselées...

LE NOTAIRE.

Et la vigne ?

LA TORINE.

Cinquante bosselées.

LE PÈRE LELEU.

... 'quante bosselées...

LE NOTAIRE.

Attendez un peu. Nous disons : Cent vingt et vingt-cinq, cent quarante-cinq ; et cinquante, cent quatre-vingt quinze... Bien.
Est-ce tout ?

LA TORINE.

Y' a encore la vache...

LE PÈRE LELEU.

... la vache...

LA TORINE.

Puis les chieuvres...

LE PÈRE LELEU.

...les chieuvres...

LE NOTAIRE.

Plus une somme de trois mille huit cents francs, déposée par vous à mon étude.

La Torine fait un mouvement de surprise et de joie. Leleu, immobile, écarquille les yeux. Le notaire écrit.

LE NOTAIRE,
se tournant vers le malade.

Trois mille. Nous sommes bien d'accord, n'est-ce pas ?

LE PÈRE LELEU.
Il secoue gravement la tête.

Comme de juste...

Un temps.

LE NOTAIRE.

Et... quels sont vos héritiers directs ?

LA TORINE,
joyeusement.

Mais, il en a point !

LE PÈRE LELEU.

J'en ai point.

LA TORINE,
volubile.

Son plus proche parent, monsieur le notaire, ça serait le cousin de feue maîtresse, ce ch'ti curé, vous savez bien...

LE NOTAIRE,
au père Leleu.

Est-ce en sa faveur que vous désirez tester ?

LA TORINE.

Ah bien non, saintes gens !

LE PÈRE LELEU.

Non. Les boîtes-à-sermons, ça me plaît point.

LA TORINE.

Et puis, à cette heure, il est seulement plus riche que nous...

LE NOTAIRE.

Alors ?... (*Leleu ne répond pas.*) Alors, père Alexandre, en faveur de qui voulez-vous tester ?

LA TORINE,
souriante, se lève et s'approche.

Allez donc, père Lexandre...

LE PÈRE LELEU,
d'une voix traînante.

J'ai dessein de léguer mon bien, tout mon bien, la maison, l'écurie, l'hangar-bûcher, l'enclos, puis les cent vingt bosselées de bonne

culture, puis les cinquante bosselées de vigne, puis les vingt-cinq bosselées du ch'ti bois, puis... cette somme... de trois mille huit cents francs... qui m'appartient de tous temps, comme de juste... (*Une seconde d'hésitation.*) Puh...

LA TORINE,
penchée, un sourire aux lèvres.

A... ? A qui donc ?...

LE PÈRE LELEU,
d'un ton net.

A mon vieil ami, le père Leleu.

La Torine recule brusquement et reste bouche ouverte, fixant sur Leleu des yeux hagards.

LE NOTAIRE,
sans la moindre surprise.

Au père Leleu, le bourrelier ?

LE PÈRE LELEU,
très ferme.

Oui bien. Au bourrelier.

LE NOTAIRE.

Bon. Nous disons donc : (*Il écrit*) : « ...lègue « à M. Leleu, bourrelier, ... et cœtera... et « cœtera... Dont acte... Fait et passé, et « cœtera... »

Il continue d'écrire.

LA TORINE,
debout derrière Leleu, d'une voix mourante.

C'est-il bien justement ça que vous aviez dessein de dire, père Lel... père Lexandre ?... (*Elle lui flanque une bourrade, pendant que le notaire écrit.*) Ne disiez-vous point, tout au contraire, pas plus tard qu'à ce midi...

LE PÈRE LELEU,
tranchant.

Non. J'ai dessein de léguer mon bien au père

Leleu. C'est un bon homme, qui m'a toujours convenablement obligé, — et non seulement moi..., (*il sourit*), mais aussi ma défunte...

LA TORINE.
Sa rage l'étouffe, elle éclate en sanglots.

Et moi ? Et moi ? Vous me léguez donc rien ? Moi, votre servante depuis treize années ?... Quoi que je vas devenir, saintes gens !

LE PÈRE LELEU,
clignant de l'œil.

Attends, attends donc... (*Au notaire.*) C'est point trop mal causé, ce qu'elle dit là, monsieur le notaire.. Marquez donc sur votre écrit : « Je lègue mon bien, tout mon bien au père Leleu... Oui. Mais j'y conseille de venir loger dans ma maison, qui est bien salubre et logeable, et de garder à son service la Torine, ma servante, ...aux mêmes gages que moi... » (*Le notaire écrit.*)

C'est bien vrai qu'elle a toujours eu de bonnes complaisances pour son vieux maître,

et je garantis bien qu'elle saura manier le nouveau, doucettement, lui aussi, jusqu'à sa mort...

Les yeux lui sortent de la tête. Elle serre les poings, et se contient à grand peine.

LE NOTAIRE,
se levant.

Je ne vous fais pas signer, ça vous fatiguerait inutilement. (*A la Torine.*) Le pauvre vieux, je crains que cette séance ne l'ait un peu abattu... (*Élevant la voix.*) Eh bien, au revoir, père Alexandre, au revoir, et à bientôt...

Leleu toussote sans répondre. La Torine, rongeant son frein, accompagne le notaire vers la gauche.

Dès qu'ils sont à distance, Leleu rejette la couverture, ramasse ses sabots, et court s'accroupir derrière la huche.

LE NOTAIRE,
s'en allant sans se retourner, suivi par la Torine.

Au revoir, mademoiselle... j'espère que ça va aller mieux. Un testament n'a jamais fait mourir personne, au contraire... Allons, au revoir...

Dès qu'il est parti, elle se rue comme une furie vers le fauteuil.

LA TORINE.

Attends ! Attends ! Que j' t'accrabouille!... (*Mais le fauteuil est vide. Leleu, riant comme un damné, s'échappe par le fond. Elle l'aperçoit, saisit l'oreiller tombé à terre, et le lance à toute volée ; mais Leleu est déjà loin.*) Ah, le gouri ! le gouri ; le fî de cochon ! ! !

Elle va ramasser l'oreiller, revient au milieu de la scène, et, debout, les poings aux hanches, elle réfléchit un instant, regardant tour à tour la huche et le fau-

teuil. Elle va vers la huche, se penche avec terreur, comme si elle écoutait. Puis, avec un geste d'impuissance, elle se dirige vers la gauche, semble justement apercevoir quelqu'un, et appelle.

LA TORINE.

Héï ! Le rouquin ! Héï, petiot... Viens un peu là, mon petiot, que je te cause...

Tiens, mon petiot rouchi, tu vas être bien gentil, veux-tu ?... Tu vas courir chez le père Leleu, le bourrelier, tu sais bien, là, tout à côté... Tu lui diras qu'il vienne tout de suite... (*Elle réfléchit.*) Ecoute bien... Tu lui diras d'abord, en premier, bien quillaudement *, que je lui souhaite le bonjour... Et puis qu'il vienne tout de suite, tout de suite, as-tu compris ? Et que la Torine elle est sa servante, comme de juste, et qu'elle lui souhaite bonjour et civilités... Va, mon petit, va vite, dépêche-toi !...

APPENDICE

Acheniller .... Mal en point.
Acamandé .... Hérisser, irriter.
Afaubretti .... Abruti.
Berlauder .... Soigner, flatter.
Aquillauder .. Flâner, muser.
Blette .... Betterave.
Bosselée ..... Boiselée : étendue de terre qu'on peut ensemencer d'un boisseau de grains.
Bouite .... Oie grasse.
Bredin .... Nigaud.
Chagnard .... Revêche
Chieuvre ..... Chèvre.
Couâle .... Corbeau.
Couisse ...... Poule qui couve, refrognée.
Crâpi .... Crapaud.
Echardon .... Chardon.
Gouille ...... Boue.

Gouri .... Goret, cochon.
Gravouiller ... Avoir des picotements.
Grignaud .... Grincheux.
Quillaudement. Doucement, gentiment.
Ragatonner ... Radoter, rabâcher.
Ralu .... Piquant, revêche.
Siéter .... S'asseoir.
Verdiau ...... Osier.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 22 JANVIER 1938 PAR
EMMANUEL GREVIN et FILS
A LAGNY-SUR-MARNE

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
(EXTRAIT DU CATALOGUE)

TABLEAUX DE LA PAYSANNERIE FRANÇAISE

MARCEL ARLAND

LES VIVANTS, *roman*.. .. .. 12 fr.

MARCEL AYMÉ

LA TABLE AUX CREVÉS, *roman (Prix Théophraste-Renaudot 1929)* 13 50
LA JUMENT VERTE, *roman* .. .. 18 »
GUSTALIN, *roman*.. .. .. 18 »

FRANÇOIS BARBEROUSSE

L'HOMME SEC, *roman*.. .. .. 15 »
LES JOURS AUX VOLETS CLOS, *roman* .. .. 15 »

MARIA BORRÉLY

SOUS LE VENT, *roman*. .. .. 15 »
LE DERNIER FEU, *roman* (Préface de Jean Giono).. .. .. 15 »
LES RECULAS, *roman*.. .. .. 12 »

HENRI BOSCO

LE TRESTOULAS, *roman* .. .. 15 »
L'ANE CULOTTE, *roman* .. .. 18 »

MARCEL BRAIBANT

LA TRAGÉDIE PAYSANNE (Préface de Georges Monnet), *Collection "Problèmes et Documents"* 16 50

ROSE CELLI

ISOLA, *roman (Prix Minerva 1933)*.. .. .. 12 »

LUCIEN FABRE

LE TARRAMAGNOU, *roman* .. .. 12 »

L.-O. FROSSARD

LE DÉSERT AU VILLAGE. .. ..*sous presse*

JEANNE GALZY

LE VILLAGE RÊVE, *roman*. .. .. 12 »

JEAN GIONO

LE GRAND TROUPEAU, *roman*. .. .. 18 »
SOLITUDE DE LA PITIÉ, *nouvelles*. .. .. 12 »
LE CHANT DU MONDE, *roman* .. .. 18 »
BATAILLES DANS LA MONTAGNE, *roman*.. .. .. 24 »
LA MORT DU BLÉ, *nouvelles* .. .. *sous presse*
THÉATRE *(LANCEURS DE GRAINES. — LE BOUT DE LA ROUTE)*. .. .. *sous presse*

ROGER MARTIN DU GARD

VIEILLE FRANCE, *roman* .. .. 12 »
LA GONFLE (farce paysanne), *théâtre* 16 50
LE TESTAMENT DU PÈRE LELEU (farce paysanne), *théâtre* 9 »

HENRI POURRAT

LES JARDINS SAUVAGES.. .. .. 12 »
LA COLLINE RONDE *(en collaboration avec Jean l'Olagne)* .. 12 »
LA LIGNE VERTE. .. .. 12 »
LES SORCIERS DU CANTON .. .. 15 »
LE SECRET DES COMPAGNONS .. .. 18 »

JULES RENARD

NOS FRÈRES FAROUCHES (RAGOTTE. — LES PHILIPPE). 12 »

EDITH THOMAS

SEPT-SORTS, *roman* .. .. 15 »

PIERRE VERY

PONT-ÉGARÉ, *roman* .. .. 12 »
GOUPI-MAINS ROUGES, *roman*. .. .. 12 »

MICHEL YELL

LE DÉSERTEUR, *roman* .. .. 12 »